

George, Pierre (1990) *Le métier de géographe. Un demi-siècle de géographie*. Paris, Armand Colin, 250 p. (ISBN 2-200-372-20-5)

Jean Bergevin

Volume 36, numéro 97, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022255ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022255ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

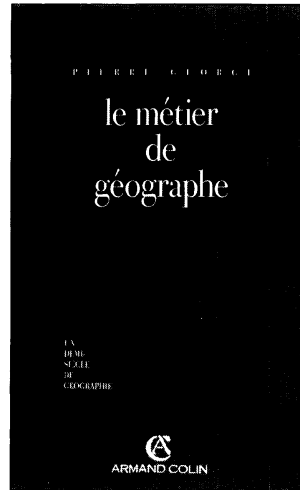
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergevin, J. (1992). Compte rendu de [George, Pierre (1990) *Le métier de géographe. Un demi-siècle de géographie*. Paris, Armand Colin, 250 p. (ISBN 2-200-372-20-5)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 36(97), 118–119. <https://doi.org/10.7202/022255ar>

GEORGE, Pierre (1990) *Le métier de géographe. Un demi-siècle de géographie*. Paris, Armand Colin, 250 p.
(ISBN 2-200-372-20-5)



Sur son métier Pierre George tisse depuis plus de 50 ans son oeuvre géographique qui rend compte, non pas de l'évolution de l'objet d'une discipline qui, selon lui, est demeurée inchangée depuis qu'elle «est sortie des limites de l'histoire» (p. 9), mais bien de l'incessante succession des *sujets* de la géographie, c'est-à-dire de ces lieux constamment modifiés par «les conflits politiques, les rivalités économiques, les conquêtes de la technique» (*ibid.*). C'est en quelque sorte des *échantillons* de son impressionnante production que le géographe français nous présente ici sous la forme d'un recueil de textes qui est «un éphéméride du trajet d'un géographe au cours d'une période qui va du "temps des acquis" du début du siècle aux interrogations du présent» (couverture IV).

Des cinq parties qui composent le livre, les quatre premières (*La géographie de l'immobile; L'attrait de la création. Les grands chantiers; La géographie en question; et Temps, espace, mouvement*) regroupent 23 textes tirés d'articles ou d'ouvrages publiés entre 1935 et 1988 entrecoupés parfois d'un court commentaire inédit. La cinquième partie, intitulée *Tendances... Perspectives?*, est originale, tout comme l'est l'*Itinéraire* dans lequel l'auteur retrace les principales étapes de sa carrière.

La première partie contient des études sur le bocage, des paysages calcaires et des deltas — publiées entre 1935 et 1955 — qui illustrent parfaitement cette «géographie de l'immobile», cette conception figée et cloisonnée des lieux qui a caractérisé l'école française de géographie d'inspiration vidalienne. On peut dès lors comprendre tout l'intérêt et le défi que représentait l'étude des importants aménagements de l'après-guerre. Cet attrait, Pierre George l'a trouvé notamment dans *Les grands chantiers d'Europe*, mais aussi d'Amérique (deuxième partie). Ces études sont autant de réponses à ce qu'il nommera plus loin «l'appel des sciences de l'homme» (p. 232).

Si ce changement stimulera les réflexions à l'origine des trois études volontairement provocantes de la quatrième partie regroupées sous le titre *Temps, espace, mouvements* dans lesquelles l'auteur s'interroge, par exemple, sur la pertinence

de la géographie pour décrire un monde en constante mutation (p. 158), c'est la troisième partie qui demeure la plus importante de l'ouvrage. Dans *La géographie en question*, neuf extraits précédés d'une courte présentation permettent à Pierre George de faire d'abord une «Introspection» (pp. 73-116) pour ensuite jeter un «Regard vers les autres sciences humaines» (pp. 117-152). Il y est question notamment d'«atomisation» (p. 84) et même de «dérapiage» (p. 86) intervenu, dans ce dernier cas, au moment où la géographie «a perdu de vue son objet qui est l'étude globale du milieu habité, utilisé et vécu par des collectivités humaines individualisées par leur culture qui est l'héritage d'un long passé» (*ibid.*). La géographie est alors présentée comme une «science de la différence», ou mieux, elle est «science du mouvement et de la différence du mouvement» (p. 87). Plus loin, Pierre George s'élève contre ce qu'il nomme «L'illusion quantitative en géographie» car les données utilisées proviennent de services et d'organisations — qui relèvent le plus souvent de l'État — dont les besoins ne correspondent pas nécessairement à ceux des chercheurs. Il y voit entre autres un nouveau déterminisme: «déterminisme du mesurable, ou pis encore, déterminisme issu du choix des données mesurables et mesurées» (pp. 106-107). C'est toute la question de l'assujettissement de l'objet aux possibilités de l'outil (p. 114). Par ailleurs, dans ses rapports avec les autres sciences, le géographe est invité à conserver sa personnalité. Ainsi, «endosser la blouse du naturaliste ou écouter le chant des sirènes de laboratoire» (p. 121) équivaut à renoncer définitivement à la géographie. Aussi, on pouvait s'attendre à rencontrer parfois dans les propos de Pierre George une certaine nostalgie, notamment lorsqu'il affirme que le géographe «doit recouvrer sa liberté d'observation et de jugement, redevenir un homme de terrain et d'enquête» (p. 88).

Comment Pierre George voit-il le métier de géographe en cette fin de siècle? Il aborde très prudemment le sujet dans la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, judicieusement intitulée et ponctuée *Tendances... Perspectives?*. Même s'il déplore la «césure» entre la géographie physique et la géographie humaine, certains thèmes s'offrent toujours selon lui au géographe. Parmi ceux-ci, citons les effets de l'action humaine sur l'environnement, les problèmes liés à l'urbanisation mal contrôlée, les changements récents dans les structures géopolitiques et la démographie. Dans tous les cas, ces thèmes lui apparaissent relever de la géographie telle qu'il l'a connue au début de sa carrière, car ils font appel à «la connaissance du monde et des hommes qui l'occupent» (p. 183). Si la géographie est la même, on doit pourtant faire face à une toute nouvelle problématique selon laquelle le temps s'accélère et l'espace s'intègre à l'échelle mondiale et ce évidemment «sans que l'on soit certain de l'authenticité des perspectives que l'on croit déceler» (p. 184). Mais la propension actuelle du géographe à opter le plus souvent pour les moyens qu'offre la technologie au détriment de la théorie n'est pas pour diminuer les incertitudes à l'égard de la discipline.

Jean Bergevin
Département de géographie
Université Laval